

Ravenna WARESS

DISSIDENCE

TOME II

E16

WR

E16

Tome I : RÉSISTANCE

Tome II : DISSIDENCE

Tome III : DÉLIVRANCE -- à paraître --



Retrouvez tout l'univers de la saga E16 sur
www.ravennawaress.com
Inscrivez-vous à la newsletter pour être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions.

© 2018 Ravenna WARESS. Tous droits réservés.
Édité par WR, Maine-et-Loire, FRANCE
ISBN: 978-2-9555234-2-1

L'auteure



Pour beaucoup de personnes, Ravenna Waress est une jeune et dynamique assistante commerciale de 29 ans, mais pour ses proches, elle est une éternelle rêveuse.

Depuis son plus jeune âge, elle consacre secrètement des heures entières à l'écriture. C'est au contact de Harry Potter et Eragon qu'elle a forgé ses premières armes, depuis elle s'est aventurée sur des pistes très hétéroclites pour se perfectionner et trouver son propre chemin.

Aujourd'hui, Ravenna est installée dans l'ouest de la France, sur les bords de la Loire, où elle tente de concilier sa vie privée, sa vie professionnelle et sa passion pour l'écriture.

Retrouvez Ravenna sur son site officiel

www.ravennawaress.com

Prologue

Centre de Recherche contre l'E16, Albiréo, Brest, 2041.

Brice.

Il courait dans ma direction. Plus pâle que jamais, il me fixait en hurlant, le visage déformé par la rage, l'horreur et la peur. À ses côtés, Sky martelait le sol d'un rythme tout aussi désespéré que celui du caporal. Les lèvres de Brice formaient des mots que je n'entendais pas. Les veines de son cou étaient saillantes et sa mâchoire crispée. Je compris qu'il criait, mais ses paroles n'atteignaient pas mon cerveau.

J'essayai de le rejoindre, d'avancer dans sa direction, seulement j'étais immobilisée par un poids invisible. Je n'avais plus aucun contrôle sur mon corps. Mes membres semblaient peser une tonne. Je découvris même que je ne les sentais plus. Je ne sentais plus rien. Ni l'air frais sur mon visage et mon cuir chevelu à nu ni ma blessure au bras droit. D'ailleurs, quelque part dans mon esprit, je me demandai si j'avais vraiment été touchée par cette balle, parce que toute sensation avait disparu. Je n'étais plus qu'une conscience prisonnière d'une enveloppe éteinte et je m'efforçais désespérément de bouger pour retrouver Brice et Sky, mais rien n'y faisait. Je percevais la panique s'infiltrer en moi. J'avais envie de hurler et de m'agiter comme une folle, cependant j'en étais incapable. Je m'absorbai donc dans la contemplation des yeux de Brice qui rampait maintenant au sol pour me fixer jusqu'à la dernière seconde. Son expression était si déchirée, si dévastée et ce regard... Je n'avais jamais vu une telle souffrance, une telle fureur, un tel mélange de sentiments aussi extrêmes dans un même regard...

Puis soudain, les ténèbres se refermèrent sur moi et je sombrai...

L'oxygène s'insinua subitement dans mes poumons et je m'éveillai en sursaut. Mes paupières papillotèrent. La lumière au-dessus de ma tête était bien trop vive. Elle brûlait mes iris

fragiles d'albinos. Je plissai les yeux et tentai de soulever mon bras pour les protéger, mais une douleur cuisante se manifesta brutalement. Juste là. Sur mon biceps droit. Elle irradiia dans tout mon buste et me priva du peu d'énergie dont je disposais.

Un juron m'échappa.

Finalement, ma blessure par balle semblait bien réelle. Je pestai encore et basculai mon bassin pour me tourner sur le flanc. Cette fois, ce ne fut plus la douleur qui arrêta mon geste. Je perçus plutôt un détail contrariant.

Des entraves.

Mes poignets, mes chevilles et ma taille étaient immobilisés. Je comprenais enfin d'où me venait ce sentiment de vulnérabilité extrême qui m'avait tant effrayée dans mon rêve.

Je m'exhortai au calme et tentai de réfléchir. Pour commencer ; où étais-je ?

Malgré la migraine qui martelait mon crâne, je m'efforçai de replonger dans mes souvenirs pour y récolter des indices.

Les images de la bataille au pénitencier de la Rabine m'assaillirent aussitôt. Le piège tendu par le Gouverneur. Mes acrobaties dans les conduits de la ventilation. Le massacre des troupes ennemies à l'acide jaunâtre. Ma confrontation avec les trois soldats qui m'avait valu ma blessure au bras. Puis enfin, Brice. Étendu au milieu de cette cellule. Inconscient. Malade. Brisé.

Ce souvenir éveilla ma colère qui s'imposa violemment en balayant la douleur telle une vulgaire couche de poussière. Je la sentis m'envahir. Son rire sardonique résonna en moi et me vrilla le cerveau. J'ouvris subitement les yeux et me débattis comme une forcenée.

— *Inutile de t'agiter. Tes liens contiennent du graphène. Même en petite quantité sa présence assure une solidité à toute épreuve. Tu ne parviendrais qu'à te blesser.*

Je me figeai aussitôt et me tordis le cou pour débusquer l'intrus. Je me découvris enfermée dans une pièce étriquée entièrement vitrée et vivement éclairée. Ou plutôt une cage aseptisée, dont les murs étaient visiblement des miroirs un peu voilés. Une cage totalement vide, en dehors de la couchette à laquelle j'étais enchaînée.

DISSIDENCE

Je notai également la présence d'une étroite porte blanche qui semblait ouvrir sur une sorte de caisson placé dans un angle de ma cellule.

Je réalisai que la voix provenait probablement de l'extérieur de ma cage.

Une cage. Des chaînes. Une prison...

À ce constat, elle explosa. Tel un coup de massue, la panique prit possession de mon esprit. Étrangement, elle fusionna avec cette colère latente, cette rage désespérée qui m'animait au souvenir de Brice.

L'espace d'une seconde, je m'étranglai, cherchai de l'air. L'espace d'une seconde seulement.

— Qui êtes-vous ?! aboyai-je furieusement. Que me voulez-vous ?!

Des dizaines d'interrogations se précipitèrent à mes lèvres. Elles portaient essentiellement sur Brice. Que lui était-il arrivé ? Avait-il réussi à s'enfuir ? Était-il parvenu à rejoindre les autres unités résistantes ? Cependant, je devais avant tout obtenir des réponses à ces premières questions. Je m'obligeai donc à réfréner cette pulsion irréfléchie et surtout contre-productive. Lorsque je me tus, seul mon souffle haletant et saccadé vint rompre le silence sinistre qui régnait en ces lieux. Un silence qui m'apparut vite interminable.

Mon cœur s'emballa et une moiteur désagréable envahit mes paumes. Comme une tension douloureuse engourdissait ma nuque relevée, je reposai ma tête et fermai les yeux. Je reproduisis la méthode d'Havanna et entrepris d'apaiser mon rythme cardiaque. Inspirer. Expirer. Inspirer. Expirer.

— *Je m'appelle Nathan*, reprit soudain la voix. *Je serai l'un de tes interlocuteurs pour les semaines à venir. Ne t'inquiète pas. Tout se passera bien.*

Tout se passera bien ? Il se moquait de moi ?!

Je voulus hurler, mais je réprimai fermement le cri qui monta en moi. Je muselai également cette rage qui risquait de m'attirer plus d'ennuis que je n'en avais déjà.

— Je suis enchaînée comme un animal et vous osez me dire que tout se passera bien, demandai-je aussi calmement que possible au vu des circonstances. Vous devriez sans doute réviser votre

registre humoristique.

— *Ce n'est qu'une simple précaution*, répondit le dénommé Nathan.

Je n'en fus pas certaine, mais je crus distinguer une note d'amusement dans sa voix.

— *Nous disposons d'un rapport qui te décrit comme un individu imprévisible, violent, paranoïaque avec une forte tendance à l'auto-destruction*, poursuivit-il d'un ton neutre. *Ces liens sont là pour nous protéger de toi et pour te protéger de toi-même.*

Il surgit par surprise. Je sentis le fou rire naître dans mon ventre. Il noua mes entrailles avant de se propulser dans ma poitrine et de jaillir de ma bouche. Je m'esclaffai sans plus pouvoir m'arrêter. Je ris tellement que des larmes se manifestèrent alors que la tension dans mes abdominaux me faisait souffrir. J'avais conscience de frôler l'hystérie et que cela ne pouvait que confirmer le contenu du fameux *rapport*, cependant, à cet instant, c'était si libérateur que je le laissai s'exprimer.

Le dénommé Nathan garda le silence. Était-il simplement parti ou attendait-il patiemment que je me calme ? Quoi qu'il en soit, ma crise passa et mes muscles se relâchèrent sensiblement. Quand je retrouvai enfin mon souffle, je répliquai :

— J'ignore de qui provient votre *rapport*, mais sachez qu'il est erroné. J'espère que la personne qui en est à l'origine n'occupe pas un poste trop stratégique parmi vous.

Nathan n'était peut-être plus là pour m'entendre. Peut-être parlais-je dans le vide, mais tant pis. Parler semblait m'aider à garder la tête froide. J'évitais ainsi de songer à tout ce qui était susceptible de me faire perdre la raison, comme Brice, par exemple, ou encore les intentions du Gouverneur à mon égard, maintenant que j'étais à sa merci.

— *Tu penses que le rapport est erroné ?* releva la voix de Nathan. *Quel point est faux selon toi ?*

Un rictus me tordit le visage.

— J'ai beaucoup de défauts, lançai-je en fixant le plafond d'un blanc immaculé, mais l'une de mes plus grandes qualités, si ce n'est la plus grande d'ailleurs, c'est que je dispose d'un instinct de survie très aiguisé et même rarement égalé. Ce qui est, il faut le dire, très

DISSIDENCE

paradoxal avec votre rapport qui m'attribue *une forte tendance à l'auto-destruction*. De plus, votre torchon oublie également de signaler mon ochlophobie et mon refus compulsif d'obtempérer.

Un ange passa. Le silence s'éternisa plus que nécessaire et la panique pointa de nouveau dans le creux de mon estomac.

— *Tu reconnais donc être violente et paranoïaque ?*

Étrangement, au son de sa voix, une vague de soulagement déferla en moi. Je compris avec embarras que cette pièce clause et pleine de miroirs m'effrayait bien plus que la foule. Sans parler de ces entraves qui me livraient en pâture à n'importe quelle créature mal intentionnée. Alors je répondis. Pas dans un esprit de coopération, mais parce que j'en avais besoin. À ma plus grande honte, j'avais réellement besoin de maintenir le contact avec ce type, seul signe de vie dans cet environnement fait de verre et de lumière aveuglante et artificielle.

— J'ai toujours vécu à l'extérieur à devoir me battre pour survivre, alors oui, je connais la violence. Et il est vrai que je me méfie de tout le monde.

— *Pourtant, tu as combattu aux côtés des rebelles. Tu as défendu leurs valeurs. Pour quelqu'un qui prétend refuser toute coopération, c'est plutôt contradictoire, non ?*

Je fronçai les sourcils. Ce type espérait-il réunir des informations sur les rebelles ou cherchait-il à me pousser dans mes retranchements ? Ses questions étaient essentiellement centrées sur moi. Tentait-il d'analyser mes réactions pour les recouper avec les données contenues dans son fichu rapport ? S'il souhaitait obtenir des renseignements inédits sur les résistants, sa manœuvre semblait plutôt maladroite, à moins que la méthode soit trop subtile pour moi et au contraire très ingénieuse ?

— Vous êtes en train d'approfondir mon évaluation psychologique, n'est-ce pas ?

Le silence s'imposa. Au fil des secondes, il devint même très oppressant. Ma poitrine se serra sous l'effet de la panique qui demeurait à l'affût. Je ravalai difficilement le nœud obstruant ma gorge.

— Alors, sachez que je me suis jointe temporairement aux

résistants pour une raison que je ne compte pas vous confier, enchaînai-je d'une voix rauque, presque brisée. Je ne dirais plus un mot avant que vous m'ayez expliqué où je suis et les raisons de ma présence ici. Je veux savoir ce que le Gouverneur attend de moi.

Personne ne répondit et plus les minutes s'égrenèrent plus mes signaux d'alerte s'affolèrent. Mon rythme cardiaque s'emballa furieusement. Ma respiration s'accéléra et une pellicule de sueur froide humidifia mon épiderme. Tous mes muscles se tendirent petit à petit. Des tics nerveux commencèrent à agiter mes membres immobilisés, pourtant je m'efforçai de résister à l'emprise de la peur, mais je la sentais ramper en moi. Encore quelques instants et je hurlerai pitoyablement en les suppliant de me parler.

Heureusement, une réaction me parvint de l'extérieur de la cage. Un étrange bruit de décompression se fit entendre. Le poids dans ma poitrine s'alléga aussitôt. Une grande bouffée d'oxygène s'insinua dans mes poumons. Soulagée, j'inspirai profondément et relevai la tête. L'un des miroirs coulisssa silencieusement et deux silhouettes apparurent. Il s'agissait d'un homme et d'une femme vêtus de blouses blanches. Ce qui me choqua, ce fut leur différence d'âge, mais j'ignorais ce qui me surprenait le plus exactement que lui soit si jeune, ou qu'elle soit si vieille.

Ses cheveux grisonnants tirés en un chignon serré et son regard froid, clinique, attribuaient à la femme une expression très sévère que même ses fines rides ne parvenaient pas à adoucir. Ses yeux dorés glissèrent sur moi comme si je n'étais rien d'autre qu'un sujet inanimé. En revanche, l'homme m'adressa un sourire amical, quoique distant. Ses boucles blondes et indisciplinées me troublèrent, tant elles m'évoquèrent les mèches rebelles de Brice. Cependant, la ressemblance s'arrêtait là. Ce type n'était pas aussi grand et, bien que de bonne constitution, sa condition physique n'égalait en rien la forme athlétique du caporal Pellouart. De plus, les traits de son visage étaient bien trop fins et ses yeux noisette trop pétillants. Il était évident que cet homme avait toujours vécu dans le confort, loin du chaos de la guerre et de la souffrance.

— Kyra Loireux, c'est bien ça ?

Je reportai mon attention sur la femme. Son intonation

DISSIDENCE

autoritaire et cassante chatouilla ma nervosité. Je retins à grande peine une répartie cinglante. Je l'observai brandir une petite vitre. Elle pianota rapidement dessus et, par transparence, je vis des fenêtres défiler. Je compris qu'il s'agissait probablement d'une sorte de tablette high-tech.

— Et vous êtes ?

La femme s'accorda quelques secondes supplémentaires pour finir sa manipulation sur son appareil puis, dans un soupir quelque peu exaspéré, elle abaissa son engin et daigna enfin me regarder.

— Tu peux m'appeler Marjorie, répondit-elle patiemment.

Je ne pus dissimuler ma surprise. Elle qui semblait si indifférente et condescendante, optait pour le tutoiement et m'autorisait à employer son prénom ?

— Et voici Nathan, ajouta-t-elle en indiquant son compagnon d'un hochement de tête, mais il me semble que vous avez déjà vaguement fait connaissance.

— C'est lui qui a fait ma connaissance et non l'inverse, articulai-je entre mes dents serrées.

— J'ai cru comprendre que tu refusais de te plier à l'évaluation psychologique, reprit la femme en ignorant mon commentaire.

— Je veux savoir où je suis et ce que vous comptez me faire. Visiblement, je ne suis pas dans un pénitencier ordinaire. Je n'ai jamais rencontré de gardes en blouse blanche et encore moins des gardes désarmés.

Nathan haussa un sourcil. Ma dernière remarque sembla l'étonner.

— Tu es au Centre de recherche d'Albiréo, où tu viens d'intégrer notre nouveau programme, expliqua *Marjorie*.

Une fois de plus, elle me stupéfia. Alors que je pensais devoir me démener pour obtenir des réponses, elle me les livrait sans hésiter. Ce détail me contraria. Était-elle donc si persuadée que je ne sortirais jamais d'ici pour oser m'informer ?

— Intégrer votre programme de recherches ?

Cette appellation était... terrifiante. Vraiment. Surtout au vu de ma situation, attachée sur une couchette, enfermée dans une cage

en verre.

— Quel genre de recherches ? demandai-je d'une voix méconnaissable.

— La recherche d'un vaccin contre l'E16.

Un étourdissement me gagna subitement. Heureusement, ou plutôt malheureusement, j'étais déjà allongée. Je ne risquais pas de me blesser en m'écroulant par terre.

— Vous comptez m'utiliser comme cobaye ?!

Mon intonation déviait dangereusement vers les notes aiguës. La crise d'hystérie me guettait. La vraie crise cette fois. Celle qui nécessiterait probablement un calmant.

— Pourquoi moi ?! Avec tous les prisonniers qui étaient détenus au pénitencier de la Rabine, pourquoi m'avoir choisie moi ?

Mes protestations s'achevèrent dans un souffle à peine audible. Tout en moi se rebellait. Si j'ouvrais encore la bouche, je risquais de hurler.

— Parce que tu es déjà vaccinée.

Cette fois, j'explosai pour de bon. Cependant, je ne criai pas. Je ris de nouveau, mais d'un rire dément, incontrôlable. Et celui-ci n'avait rien de libérateur. Au contraire. Il me précipitait un peu plus dans les abysses de la folie. Je parvins à me calmer seulement lorsqu'il se mua en sanglots étranglés qui m'oppressèrent la poitrine et me coupèrent la respiration.

Je haletais littéralement quand je reportai mon attention sur les deux scientifiques.

Marjorie me dévisageait en pinçant les lèvres. Elle était visiblement agacée. Nathan, quant à lui, avait au moins eu la décence de détourner le regard d'un air confus.

— Tout à l'heure, murmurai-je d'une voix que j'espérais maîtrisée, j'ai conseillé à Nathan de réviser son registre humoristique. Apparemment, c'est une suggestion qui s'applique aussi à vous.

Je crus voir la bouche de Nathan tressaillir. Toutefois, il recouvra rapidement contenance. En revanche, la femme — *je peinais sérieusement à appeler cette sorcière par son prénom* — ne sembla pas du

DISSIDENCE

tout amusée. Son expression demeura strictement tendue et surtout sévère.

— Tu es bien Kyra Loireux, fille unique d’Orik Loireux ?

À nouveau, je reçus un uppercut en pleine poitrine. Comment cette femme connaissait-elle mon père ? Quel rapport avec ma situation actuelle ?

Mon trouble dut se lire sur mon visage, parce qu’elle reprit sans attendre ma réponse.

— Ton père a travaillé de longues années sur l’élaboration d’un vaccin susceptible d’enrayer l’encéphalite de 2016. Lorsqu’il y est parvenu, il te l’a inoculé avant de s’enfuir.

Elle se tut un instant pour me laisser le temps d’ingérer la révélation.

Tout cela était beaucoup trop absurde. Certes, mon père avait effectué des recherches sur l’E16, mais il travaillait alors pour la résistance. Comment cette femme pouvait-elle détenir de telles informations ? Et surtout, comment pouvait-elle imaginer que je puisse être immunisée contre l’E16 ? J’avais passé ma vie à le combattre comme tout le monde. Chaque nuit, j’avais consciencieusement activé mon *Régulateur de Sommeil* pour justement limiter mon temps de sommeil à trois ou quatre heures consécutives au maximum.

J’ouvris la bouche pour lui faire savoir le fond de ma pensée, mais Nathan choisit précisément ce moment pour intervenir.

— Avant que tu nous insultes et nous traites d’idiots, prends le temps de guetter les indices, lança-t-il en franchissant les quelques mètres qui nous séparaient.

À ma grande surprise, il s’attaqua aux liens qui enserraient mes poignets. Je retrouvai soudain l’usage de mes bras et le jeune homme recula vivement hors de portée.

J’étais encore sérieusement limitée dans mes mouvements avec la sangle qui retenait ma taille, mais je pus au moins étirer mon bras valide en l’air. J’avisai alors la manche blanche et moulante qui recouvrait ma peau. Je soulevai la tête et baissai les yeux. Pour la première fois, je remarquai mes vêtements qui se résumaient en fait à une simple combinaison très, très ajustée. Je notai l’absence

de couvertures, mais réalisai surtout que je n'en ressentais pas le manque. Après ce bref examen, je reportai mon attention sur mes deux interlocuteurs. Nathan agita le menton en m'indiquant mes mains. Je suivis son regard, puis subitement, je percutai.

Je ne portai aucun *injecteur de Morphée*.

Je sentis ma mâchoire inférieure tomber, se figer dans une expression ahurie.

— Tu es inconsciente depuis plus de douze heures et tu ne présentes aucun symptôme de l'E16, renchérit Nathan d'un ton enjoué.

Étrangement, je ne parvenais pas à me réjouir de cette découverte qui faisait de moi quelqu'un d'unique. Une personne spéciale. Et justement, je ne voulais pas être spéciale. Alors que chaque humain survivant sur cette planète désirait probablement être à ma place, je ne souhaitais que retourner à ma petite existence pathétique dans l'univers chaotique et sinistre de l'extérieur. Je préférerais de loin mourir de faim et sombrer dans les ténèbres de l'E16 plutôt que de servir toutes leurs expériences.

— Je ne veux pas, hoquetai-je d'une voix d'enfant effrayée. Je ne veux pas devenir votre rat de laboratoire.

— Kyra, souffla doucement Nathan en osant un pas dans ma direction. Tu as le pouvoir de sauver l'humanité.

— PARTIE I —



Pénitencier de la Rabine, Vannes, 2041.

Petit à petit, les tunnels se vidèrent et le silence envahit rapidement l'espace. Un silence macabre qui se faufila entre les débris et les éclats de verre, de plâtre ou encore d'acier. L'air était souillé par la poussière, le sang et l'odeur de la mort. Dans cette atmosphère lourde et oppressante, je ne parvenais plus à ignorer tous les corps mutilés qui gisaient sur le sol. Tous ces visages éteints, figés à jamais... Il me semblait parfois que certains me fixaient, qu'ils me reprochaient silencieusement mon existence minable et corrompue.

Durant de longues minutes, je les enjambai froidement, le souffle régulier et le regard braqué loin devant. J'avais assisté à suffisamment d'horreurs et d'actes de cruauté pour traverser ce champ de cadavres sans sourciller. Cependant, après la démonstration de force de ma sœur, Hava, puis son effondrement face à la perte de ce type, je ne me sentais plus aussi serein, aussi détaché. Ce foutu silence et ces relents de mort menaçaient de démolir mon nouveau visage.

Je décidai de quitter les tunnels principaux pour m'éloigner de ce carnage. Je devais impérativement rejoindre l'arène avant que quelqu'un remarque mon absence alors que mon unité y avait été appelée en renfort.

Je regagnai le second sous-sol au pas de course en ignorant ma poitrine oppressée ainsi que mes vêtements humides et mes mains poisseuses de sang. Courir me permit de vider mon esprit de toutes ces images intempestives qui tourbillonnaient inlassablement dans ma tête. Je fus néanmoins interrompu par du mouvement qui attira mon attention quelques mètres devant moi. D'un bref coup d'œil, j'aperçus des uniformes gris. Ils se déplaçaient aisément, de la démarche mécanique des braves et fidèles soldats soumis à la volonté de mon père. Ils n'étaient pas blessés et, instinctivement, je sus que je devais décamper. J'esquissai un geste pour tourner les talons avant qu'ils me remarquent.

— Soldat Delalande !

Une vague de froid me glaça jusqu'aux os. Des tremblements frénétiques s'emparèrent de mes mains et mes jambes. Je craignis un instant de m'écrouler sous le poids de cette voix grave et autoritaire. Cette voix aux intonations variables, à la fois sèche et suave, mais toujours ô combien menaçante. J'inspirai profondément, redressai la tête et bombai le torse. J'enfilai de nouveau mon masque froid, insondable et féroce. Sans étonnement, je constatai que mon corps répondit sans difficulté, sans protester. Tout en moi était habitué à cette attitude. Elle faisait partie de moi désormais...

Mon père reconnaissait la force. Il la respectait, dans une certaine mesure, même s'il prenait toujours plaisir à la détruire lorsqu'elle ne lui servait plus ou qu'elle le contrariait. Alors je lui fis face et, d'un pas lourd et déterminé, je le rejoignis.

Il marchait en tête vêtu d'un costume gris sombre impeccable. Comme d'ordinaire, ses cheveux étaient parfaitement disciplinés. Il affichait une expression suffisante qui se voulait neutre. Qui pouvait croire qu'il se trouvait au cœur d'un champ de bataille ? Qui pouvait croire que des centaines de morts gisaient quelques niveaux plus bas ?

Intérieurement, ce contraste m'arracha un sourire sinistre.

DISSIDENCE

Mon regard se riva au sien et le soutint. Sans sourciller.
Sans flancher.

Ses yeux bleus, glacials, calculateurs et indéchiffrables me sondèrent, m'inspectèrent d'un air soupçonneux. Il avisa mes mains et mon uniforme maculés de sang, puis mon état général.

Aussi décontracté et indifférent que possible, je jetai un bref coup d'œil aux trois soldats qui l'accompagnaient. Il s'agissait de membres de La Garde. Naturellement. Le Gouverneur ne se déplaçait jamais sans ses chiens féroces. Meute à laquelle il était bien décidé à m'intégrer au terme de ma formation.

La Garde comptait dans ses rangs les hommes les plus adroits, les plus forts et surtout les plus cruels. Mon père s'acharnait à les briser avant de les façonner en machine de combat. Il avait déjà commencé à exercer son pouvoir sur moi. Je le sentais un peu plus chaque jour s'insinuer dans tout mon être, telle une infection qui creuse des sillons d'acide dans mes cellules et qui décime tout sur son passage... sensibilité, émotivité, compassion, empathie, amour et désirs individuels. Le Gouverneur s'assurait de devenir le seul centre d'intérêt de sa Garde. Il n'était pas rare de voir des membres des familles de ces hommes disparaître lorsqu'ils occupaient des places trop importantes dans leur existence, dans leur tête et plus encore dans leur cœur.

Mon regard rencontra aussitôt les yeux bruns et insondables de Vassily Markov. Il était l'un des plus anciens de la Grade. Il servait mon père depuis quinze ans. Il était dur, aussi froid qu'un bloc de glace, impitoyable et achevait chaque tournoi en tête du classement. Il suivait les ordres sans jamais protester, mais quelque chose m'interpellait chez lui. Il connaissait le Gouverneur, autant que moi sinon mieux, et pourtant malgré son obéissance exemplaire, il semblait dissimuler un savoir qui m'échappait. Cet homme me laissait perplexe.

À ses côtés se tenaient Craig Touzeray et Orlando Alvarez. Je ne m'attardai pas sur le premier. Ce chien était aussi sadique que mon père. Quant à Orlando, j'ignorais quoi penser de lui. Comme Vassily, il suivait les ordres à la lettre et s'efforçait de se maintenir à une place honorable dans les classements des tournois.

Ce fut plutôt la petite forme blonde dans ses bras qui retint mon attention. J'identifiai un corps menu à l'air fragile vêtu de l'uniforme vert sombre des rebelles. L'espace d'une seconde, j'observai curieusement ses longues mèches blanches aux reflets argentés sous la lumière artificielle des tunnels. Mon cœur effectua un bond dans ma poitrine lorsque j'identifiai la fille albinos qui accompagnait souvent ma sœur. J'inspirai discrètement et tentai de réprimer un froncement de sourcils au profit d'un masque indéchiffrable et distant.

Mon père l'avait visiblement fait capturer. Alors qu'il avait laissé les autres rebelles s'enfuir ? J'en conclus qu'elle devait être spéciale, ou qu'elle détenait sans doute quelque chose qu'il convoitait.

— Soldat Delalande, m'interpella de nouveau le Gouverneur.

Je reportai toute mon attention sur lui. Il était difficile de l'ignorer. Sa présence était écrasante, intimidante. Personne n'échappait à son magnétisme troublant et inquiétant. Comme le cobra hypnotisant ses proies, mon père charmait son entourage. Où qu'il aille, tous les regards convergeaient dans sa direction. Il savait imposer le silence d'un simple coup d'œil. Et que dire de son éloquence ? Roald Delalande avait la faculté de rassembler les esprits, d'y introduire sournoisement sa volonté. Ce n'était qu'après que l'on percevait son venin. Lorsqu'il était trop tard. Lorsqu'il était déjà trop profondément insinué en nous.

— Je vois que tu t'en es bien sorti, enchaîna-t-il en coulant un autre regard perçant sur le sang qui tachait mes mains.

Ses yeux étaient plissés et m'examinaient dans les moindres détails. Mon père guettait chaque réaction, chaque froncement de sourcils, aussi furtif soit-il. Dans son regard de glace, je pouvais percevoir les rouages de sa réflexion en marche, si bien que lorsqu'il porta une main sur mon épaule, je n'émis aucune surprise et ne tentai pas de me soustraire à ce contact oppressant sur ma peau. Ce contact qui me dégoûtait et me rappelait dangereusement qu'il me tenait à l'œil.

— Tu devrais rejoindre ton unité, poursuivit-il d'une voix suave et mielleuse à laquelle il s'efforçait d'insuffler un semblant de bienveillance. À l'arrivée des équipes médicales, vous repartirez

DISSIDENCE

pour Albiréo. Va.

Je fronçai légèrement les sourcils. Je conclus qu'il devait être très pressé de s'occuper de cette fille s'il me congédiait en m'épargnant l'un de ses discours puants sur l'honneur, la bravoure et la loyauté. Je me contentai d'un bref hochement de tête.

— À vos ordres, monsieur le Gouverneur.

Je les contournai et m'éloignai en percevant la menace peser plus lourdement que jamais sur mes épaules.

À l'approche de l'arène, l'activité fébrile se fit entendre. Le bourdonnement d'une rumeur funèbre m'accueillit. Des cris de douleur et d'agonie s'élevaient de tous les côtés. Blessés et cadavres étaient transportés dans l'arène. Les personnes valides parcouraient les corps à la recherche des survivants et les aidaient à panser leurs plaies ou à combattre le sommeil qui s'invitait inévitablement.

Je remarquai vaguement le calme olympien qui m'habitait. Mon rythme cardiaque était régulier et j'étais fermement campé sur mes pieds. Le chaos qui m'entourait ne m'atteignait pas. Je me demandai brièvement si ce détail était inquiétant, puis y vis là la marque de mon père et ce qu'il avait commencé à démolir en moi.

Je suivis le mouvement m'approchant d'un soldat, peut-être plus jeune que moi, à gagner les gradins. Il présentait une plaie ouverte sur le flanc et tentait d'arrêter les saignements en y pressant une manche de sa veste déchirée. Je l'aidai à s'installer en attendant l'arrivée des équipes médicales et il me remercia d'un regard reconnaissant. Sans doute essayait-il aussi de me sourire, mais il ne me gratifia que d'une grimace tordue.

En me redressant, je notai qu'on étendait les morts au cœur de l'arène, dans le sable, à la vue de tous. Pour nous rappeler le carnage de cette bataille et les dégâts causés par les rebelles ? Était-ce une façon de contrer l'influence de Havanna Delalande ?

Je ne m'attardai pas sur cette question. L'heure était trop grave. Du regard, je parcourrai les gradins en guettant des visages familiers. J'identifiai plusieurs membres de mon unité de novices, puis rencontrai enfin des yeux gris clair qui exprimèrent un net soulagement en croisant les miens. J'observai brièvement les mèches

brunes et poussiéreuses de Noah Salmon. Ses traits fins et tirés trahissaient son épuisement et son bouleversement. Je notai juste une tache sanguinolente au niveau de son épaule, mais comme il se mouvait sans trop de difficultés, j'en conclus qu'il était indemne.

Rassuré, il se détourna pour reporter son attention sur la silhouette étendue devant lui. Je baissai les yeux et me précipitai en reconnaissant l'expression déformée par la douleur de Rémy.

— Bon sang, Delalande ! Où étais-tu passé ? grommela ce dernier entre ses dents crispées. Je ne t'ai pas attendu pour me faire castagner.

Je me forçai à sourire, mais j'examinai plutôt ses blessures.

— Ça ira, commenta Noah en serrant fermement un garrot au-dessus de son genou.

— Bien sûr que ça ira, renchérit Rémy. Je vivrai assez longtemps pour voir ta sœur lui casser la gueule.

Je relevai aussitôt les yeux à l'affût des oreilles indiscrètes.

— La ferme ! aboyai-je. Tu veux recevoir une balle dans la tête ou quoi ?!

— Détends-toi, Log, reprit-il en grimaçant de douleur sous les mains de Noah. Tout le monde ne pense qu'à ta sœurette. Il devra décimer toute son armée s'il veut nous faire taire.

Je fronçai les sourcils et songeai que mon père dénicherait forcément un coup tordu dans sa manche pour salir l'image de Hava et renforcer son pouvoir. Je me pressai de changer de sujet pour éviter d'attirer l'attention. Parmi tous ces hommes qui s'affairaient, plusieurs d'entre eux soutenaient fidèlement mon père. Jusqu'à maintenant, mon statut de *fils du Gouverneur* avait détourné les soupçons de moi, mais si j'étais surpris à converser sur la notoriété de ma sœur traîtresse, ma tête sauterait à titre d'exemple.

— Et toi, ça va ? demandai-je à Noah en coulant un œil vers son épaule ensanglantée.

— Pas de problème.

— Est-ce que tu as vu Johan ? ajoutai-je en balayant à nouveau la salle du regard.

— Oui. Il va bien, répondit Noah en tendant le menton vers le centre de l'arène.

DISSIDENCE

Je baissai les yeux et aperçus mon ami prêter main-forte pour identifier et rassembler les défunts. Il se déplaçait aisément. Ses mouvements étaient sûrs et délicats avec ses camarades tombés au combat. Il n'était pas blessé.

Malgré moi, mon regard se posa, s'accrocha au corps étendu au pied des marches et vêtu d'un uniforme vert sombre. Je reconnaissais à peine ce visage maculé de sang séché et de sable, mais je me souvenais parfaitement de l'homme imposant et redoutable que j'avais eu l'occasion d'observer lors de mes rares entretiens avec Hava. Inévitablement, les larmes, les cris et l'expression déchirante de ma sœur surgirent dans mon esprit. L'espace d'une seconde, je m'interrogeai sur la nature de leur relation. Je ne pouvais qu'espérer que la perte de cet homme ne l'anéantirait pas comme je le craignais.

Durant l'heure suivante, Noah et moi soutînmes nos compagnons. Nous pansâmes des plaies avec tout ce qui nous tomba sous la main et déplaçâmes des corps. Beaucoup de corps. Trop de corps. Trop de vies détruites pour l'avidité d'un seul homme.

Comme moi, Noah supporta courageusement ces images sinistres. Il supporta ces personnes qui nous suppliaient par des cris effroyables et des regards désespérés de mettre un terme à leurs souffrances. Mon ami était très pâle, probablement autant que moi, mais il ne put retenir la nausée qui lui souleva l'estomac. Pour ma part, je connaissais bien ces regards. J'avais déjà dépassé ce stade depuis que mon père m'avait obligé à observer puis à pratiquer la torture sur des êtres humains.

Enfin, les équipes médicales arrivèrent en renfort. Beaucoup d'entre eux se figèrent devant l'étendue des dégâts. Les yeux exorbités d'horreur, ils blémirent. Quelques-uns déversèrent leurs tripes sur le sol, comme Noah. Leurs chefs, le docteur Aubertin, un homme trapu et chauve, ainsi qu'une femme d'âge mûr au chignon serré et à l'air sévère, s'empressèrent de leur rappeler les raisons de leur présence. Les blouses blanches se déployèrent alors dans l'arène.

Ils agirent efficacement. Grâce à notre contribution, ils purent

rapidement soulager les mourants avec de la morphine et se dirigèrent vers les cas les plus critiques que nous avions isolés. Certains soldats furent interpellés et mobilisés pour continuer à prêter main-forte.

Mon regard se hasarda de nouveau vers le cadavre du rebelle borgne, au pied des marches des gradins. Cependant, je ne rencontrai que la blouse blanche penchée sur lui. J'aperçus à peine un chignon poivre et sel que notre commandant, le capitaine Delbos, s'approcha de nous et réclama notre attention. Le haut de son crâne était bandé et du sang séché traçait des sillons crasseux sur son visage. Malgré ses jambes flageolantes, il se campa devant nous d'un air digne et sévère.

— Soldat Delalande, soldat Salmon, vous êtes priés de suivre votre unité et de rejoindre l'entrée principale. Nous regagnerons Albiréo à bord de l'aéronef médical avec quelques blessés qui peuvent être déplacés.

— À vos ordres, mon capitaine, scandâmes Noah et moi d'une même voix en effectuant le salut militaire.

Le docteur Aubertin nous désigna quelques personnes à transporter jusqu'à l'aéronef. Par chance, Rémy en faisait partie. Nous nous précipitâmes à sa rencontre et le soutînmes pour parcourir les tunnels en direction de la sortie.

Le portail de la rampe d'accès qui abritait l'entrée du pénitencier avait disparu, réduit en pièces par une explosion de moyenne envergure.

Nous fûmes accueillis à l'extérieur par un soleil resplendissant. Sa chaleur caressa délicatement les traits crispés de mon visage. C'était agréable. Réconfortant. L'espace d'une seconde, j'oubliai le poids de Rémy qui pesait sur mon bras droit et fermai les yeux pour savourer cette sensation inhabituelle. J'ignorais comment interpréter cette manifestation naturelle après les atrocités survenues durant les dernières heures. Était-ce une façon de nous narguer ou bien la promesse d'un avenir meilleur ?

Dans un soupir las, j'ouvris les paupières et observai mes compagnons. Plusieurs d'entre eux fixaient à l'horizon ce soleil matinal et éblouissant. Je vis leurs traits se détendre. Ils ne

DISSIDENCE

sourirent pas, cependant. Pas après cette bataille sanglante. Mais ils semblaient... plus optimistes ?

L'aéronef nous attendait aux abords du stade. C'était un appareil léger, maniable et rapide. Toute mon unité s'y engouffra avec la poignée de blessés. Nous pénétrâmes dans une cabine spacieuse et visiblement dédiée aux soins médicaux. À l'arrière, une pièce cloisonnée et stérile permettait de procéder à des interventions chirurgicales d'urgence. Des tables glaciales occupaient le centre. De part et d'autre, le long des parois extérieures, des sièges raides et inconfortables nous invitèrent à nous asseoir. La plupart de mes compagnons souffrants réussirent à y prendre place et à boucler leur harnais. Nous en installâmes quelques-uns, les plus gravement touchés, sur les couchettes médicales. Des sangles télescopiques apparurent aussitôt de sous les tables et se déployèrent sur les corps frémissants de douleur afin de les immobiliser durant le voyage. Des aiguilles menaçantes, tels des serpents dressés pour l'attaque, se plantèrent habilement dans les veines saillantes de leurs deux bras. Je vis deux liquides incolores s'introduire dans leur organisme par les deux tubes transparents. Je devinai qu'il s'agissait d'analgésiques, d'antibiotiques et de Morphée. Les blessés me confirmèrent cette dernière hypothèse en s'ombrant presque aussitôt dans un sommeil profond.

Près de moi, au niveau de la tête du patient le plus proche, une tablette afficha progressivement les mesures de ses constantes.

Rassuré, je me détournai et m'orientai vers un siège.

— Pourquoi sommes-nous les seuls à rentrer à Albiréo maintenant ? demanda soudain Noah en bouclant son harnais à mes côtés.

Je fronçai les sourcils et m'affairai avec mes propres sangles sans le regarder. Son raisonnement suivait le même cheminement que le mien. Pourquoi nous embarquer nous, et seulement nous, à bord de l'unique aéronef médical ?

Une fois attaché, je levai les yeux et conservai le silence. Mon attention dévia ensuite vers tous les hommes installés dans cette cabine. Mon unité était constituée de très jeunes recrues destinées à intégrer La Garde au terme de leur formation plus

que rigoureuse. Comme moi, ces garçons avaient été désignés suite à une formation initiale censée révéler les éléments les plus disciplinés, les plus résistants physiquement, les plus forts et les plus malléables. Malléable ? Aucun de nous ne l'était, mais je comptais sur mon père pour nous amener là où il le souhaitait. À ses pieds.

Je remarquai avec étonnement que nous étions presque au complet. Mon froncement de sourcils s'accrut. Comment avions-nous pu échapper au carnage ? Je m'étais éloigné de mon unité trop longtemps pour connaître les détails de leur progression dans les tunnels. À ma connaissance, nous avons été envoyés du sixième sous-sol épargné par les combats, directement dans l'arène du deuxième en guise de dernière vague d'assaut.

Mon tour d'horizon s'acheva sur Johan assis face à moi. Le visage sombre, il me fixait d'un air entendu et hargneux. À l'instant où il croisa mon regard, cette expression inhabituelle déserta aussitôt ses traits au profit d'un rictus railleur.

— Et ouais, Log ! s'exclama-t-il assez fort pour en faire profiter tout le monde. Par rapport aux autres unités, on s'en est plutôt bien tirés, mon pote. Dommage que Riley n'y soit pas resté !

Un silence pesant s'engouffra dans la cabine. Tous les regards convergèrent gravement vers Johan. Pour ma part, je tournai lentement la tête vers ma droite, là où était installé Riley Sabatier. J'observai ses cheveux clairs et un peu trop propres, puis son uniforme presque impeccable. Je relevai seulement quelques petites traces de sang sur les ourlets de ses manches et ses mains. Malgré moi, je serrai les poings en imaginant ce chien poignarder les rebelles dans le dos sans jamais recevoir de coup.

Je levai les yeux et soutins son regard brun et sournois. Ce fumier me fixait. Pourquoi moi ? Une fois de plus, Johan venait de rire à ses dépens et il centrait son attention sur moi. Ce type avait vraiment un problème.

Riley appartenait à notre unité et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il présentait toutes les qualités que mon père exigeait de sa Garde. Il était fouineur, sournois, impitoyable et cruel. Ce qui faisait de lui l'élément le plus détesté de l'unité et, bien que j'ignore pourquoi, il passait son temps à me provoquer.

DISSIDENCE

Le silence s'imposa de longues minutes. Personne n'était d'humeur à rire, mais cela n'empêcha pas Rémy de renchérir :

— On dirait que tu as loupé ton créneau, mon salaud ! Mais c'est cool ! J'aurais l'occasion de voir les gars te démolir lors des tournois.

Comme tous les jeunes, Rémy avait été contraint de se soumettre à la formation initiale, mais ses résultats ne lui avaient pas ouvert les portes de La Garde. Il était plus bagarreur que tueur. Mon père ne désirait pas d'un feu follet imprévisible et ingérable trop proche de lui.

— Et toi, Delalande ? lança soudain Riley d'une voix suave que seuls mes amis et moi perçûmes. Où étais-tu passé ? Je ne me souviens pas t'avoir vu dans l'arène... As-tu vu le Gouverneur rabattre le caquet de ta garce de frangine ?

Tous mes muscles se tendirent subitement. L'espace d'une seconde, je m'imaginai le frapper encore et encore jusqu'à le dépouiller de son air suffisant et de son regard mesquin. Seulement, je ne devais rien laisser filtrer. En aucun cas, il ne devait percevoir la colère qui faisait rage en moi.

— J'étais là où m'appelaient les combats et les autres soldats dans le besoin, articulai-je entre mes dents. Au moins, je ne faisais pas semblant. Je ne me cachais pas.

Je vis Riley serrer les mâchoires. Il me fusilla du regard, mais je l'ignorai.

Rémy avait raison, nous aurions l'occasion de l'affronter lors du prochain tournoi, parce qu'il était évident, pour moi du moins, que mon père comptait élargir l'effectif de sa Garde dans très peu de temps. Cela expliquait pourquoi il avait exigé de nous envoyer en toute dernière vague d'assaut, lorsque notre unité ne risquait plus d'être décimée et pourquoi il nous renvoyait si vite rejoindre le confort d'Albiréo. Nul doute qu'il envisageait de nous inclure très rapidement aux tournois auxquels il soumettait sa Garde. Ces tournois étaient destinés à évaluer ses soldats et surtout à maintenir la compétitivité entre eux. Tournois qui s'achevaient régulièrement par la mort des éléments les moins convaincants.

Envie de connaître la suite ?
Rendez-vous sur mon site officiel

ravennawares.com

À bientôt

Ravenna Wares